

Maaloula, Sednaya et les villages araméens de l'anti-Liban

Sigismund Sussia Reich

Au douzième siècle avant J.-C. alors que le royaume hittite s'effondre, que l'Égypte se défend contre les peuples de la mer et que les Assyriens cherchent à imposer leur hégémonie dans le Proche-Orient, des tribus de Sémites nomades – les Araméens – apparaissent dans la lumière de l'histoire.

Venus du Sud, ils longent l'Euphrate, s'infiltrèrent dans les pays limitrophes et barrent aux Assyriens la route de la mer [1] et, en 1112 av. J.-C., Teglat Phalasar 1er doit défendre son royaume contre les Araméens qui avaient traversé l'Euphrate près de l'embouchure du Habur [2].

Cependant l'armée assyrienne réussit à faire dévier vers la Syrie du Nord le flot des envahisseurs et ceux-ci eurent vite fait de miner et de conquérir un pays morcelé et affaibli [3]. Sur tout le territoire conquis – de l'Euphrate aux frontières de Palestine et de Phénicie – on vit alors se constituer une série de principautés araméennes [4].

Nous ne savons sur ces petits États que ce que nous disent les tablettes assyriennes, l'Ancien Testament et quelques inscriptions araméennes malheureusement très rares. Souvent toute notre connaissance se borne à celle d'un toponyme ou d'un nom propre. Des siècles entiers de leur histoire restent obscurs et il est pratiquement impossible – dans l'état actuel de nos connaissances – de donner un aperçu même succinct de la vie de ces principautés.

Toutefois la Damascène araméenne nous est relativement bien connue. Déjà Ramsès III cite Damas sous le nom de *tyr'msk* ce qui suppose la substitution de l'araméen *Darmešeq* (I Chron. XVIII, 3) ou *Darmasoq*, à l'ancien *Dimašqa* [5]. Au XI^e siècle elle est « la capitale d'un royaume araméen, l'État le plus considérable de la Syrie entière, assez fort non seulement pour imposer presque constamment sa volonté au royaume voisin d'Israël, mais encore pour tenir tête à l'Assyrie et lui infliger plusieurs défaites » [6]. Cependant en 733-2 Teglat Phalasar III écrase l'armée du roi Rasunnu et transforme les seize provinces de son royaume en quatre provinces assyriennes [7].

Les différentes tribus araméennes – ces nomades sédentarisés – ne formèrent jamais un État constitué qui aurait permis l'éclosion d'une culture nationale. Si elles surent parfois s'unir pour faire face aux Assyriens ou à Israël, leurs coalitions n'eurent qu'une existence éphémère ; mais leur langue connut une singulière fortune.

Adoptée par les marchands et les diplomates elle devint, par excellence, la langue véhiculaire de tout l'Orient ancien. Les Araméens devaient aussi servir d'intermédiaires dans la propagation de l'alphabet phénicien qui, plus simple que l'écriture cunéiforme, ne tarda pas à disputer à cette dernière la prépondérance.

L'époque araméenne politique fut suivie d'une époque araméenne culturelle. Dans l'Empire romain oriental, l'araméen fut, à côté du grec, la langue la plus pratiquée. Sous les Sassanides elle devint langue officielle et parvint même jusqu'en Chine où elle fut la langue ecclésiastique des Nestoriens et des Jacobites.

En Syrie proprement dite, le grec ne devint jamais la langue du pays. Le peuple continuait à parler une série de dialectes araméens « occidentaux ». Il fallut un nouvel apport de Sémites pour vaincre cette résistance. Ce fut là le rôle de la conquête arabe. Comme les autres conquérants sémites qui les avaient précédés, les Arabes acceptèrent la culture des peuples qu'ils avaient subjugués, mais réussirent à imposer leur langue.

Délaissé d'abord dans les villes, l'araméen devait disparaître dans la campagne syrienne quelques siècles plus tard. Bar Hebræus, témoin de cette décadence, distingue trois dialectes principaux : celui d'Edesse, de Harran et de la Syrie extérieure ; le premier était considéré comme le plus pur – parce que langue littéraire, tandis que le second, soit le dialecte palestinien, se parlait dans le pays de Damas, au Liban et dans la Syrie intérieure et que le troisième, jugé le plus corrompu, constituait le dialecte vulgaire babylonien des montagnes de l'Assyrie et des campagnes de l'Irak [8]. À partir du XIII^e siècle l'araméen cesse d'exister comme idiome usuel. Cependant, en 1632, Chasteuil trouve encore que 'Asrun, au Liban, parle « le langage syrien » [9] et Eugène Roger remarque « qu'il y a trois villages tout proches des grands cèdres où la langue vulgaire est le syriaque, laquelle ils ont en telle estime qu'ils ne veulent pas se servir de l'Arabesque, quoi qu'ils la sachent fort bien : mais ils ne veulent pas parler l'arabe aux étrangers, s'ils ne les connaissent » [10]. Aujourd'hui aucun village libanais n'a conservé de dialecte araméen mais le syriaque est resté la langue liturgique des Maronites [11]. De nos jours l'araméen n'existe plus, en tant qu'idiome parlé, qu'à Tur 'Abdin, au Kurdistan, aux environs du lac d'Ourmia, et dans les trois villages qui forment l'objet de la présente étude : Ma'lula, 'Gubba'din et Bah'a dans l'Anti-Liban.

La dernière chaîne de l'Anti-Liban, le Gebel Qalamun, est formée par trois plateaux, qui ont respectivement 1000, 1500 et 1750 mètres de hauteur. Entre le premier et le deuxième passe la grande voie qui relie Alep à Damas et le voyageur voit à l'ouest une ligne ondulée, formée par des rochers jaunes et bruns : c'est la crête du deuxième plateau. Cette chaîne de montagnes s'ouvre, en maints endroits, sur des brèches profondes où s'abritent les villages. Ma'lula, le plus conséquent des trois villages (en 1936, 1953 habitants) occupe la plus large de ces brèches ; bâti en forme d'amphithéâtre autour d'un piton central, il se trouve flanqué par deux défilés qui en protègent l'accès, du côté du troisième plateau. Sept kilomètres seulement séparent ce village de la grande route. À 5 km de là, Gubba'din (1037 habitants, en 1936) occupe une deuxième brèche, tandis que Bah'a, (809 habitants, en 1936) est situé sur une colline, à 7 km au nord, entre Ma'lula et Yabrud. Ma'lula, village chrétien, comptait en 1936, 1235 Grecs catholiques et 540 Grecs orthodoxes ; les musulmans au nombre de 178 sont donc en minorité. Les deux autres agglomérations sont entièrement musulmanes.

Trois villages, groupant près de quatre mille hommes, parlent aujourd'hui un langage apparenté à celui de Jésus. Il est certain que ce petit îlot linguistique a été bien plus vaste il y a à peine quelques siècles. En 1184 on connaissait l'araméen à Saidnaya [12] et Niebuhr lors de son passage en 1779 signale qu'il y a dans le vilayet de Damas quelques villages qui continuent à parler le syriaque [13]. Volney a tort de se montrer sceptique à cet égard [14] : « M. Niebuhr, écrit-il, rapporte sur un ouï-dire, que le Syriaque est encore usité dans quelques villages des montagnes, mais quoique j'aie interrogé à ce sujet des religieux, qui connaissent le pays dans un grand détail, je n'ai rien appris de semblable : seulement on m'a dit que les bourgs de Maloula et de Sidnaïa, près de Damas, avaient un idiome si corrompu, que l'on avait beaucoup de peine à l'entendre. Mais cette difficulté ne prouve rien, puisque dans la Syrie comme dans tous les pays arabes les dialectes varient et changent à chaque endroit. On peut donc regarder le syriaque comme une langue morte pour ces cantons ». Browne [15] qui fit un voyage en Syrie de 1792 à 1798 rapporte qu'à part Ma'lula, Ma'arrat parlait encore le syriaque et que les habitants s'en servaient plus volontiers que de l'arabe. Mais il s'agit là de Ma'arrat el Bas, non de Ma'arrat Saidnaya, comme pensent Parisot [16] et Zayyat [17]. On prétend également qu'il y a deux siècles on parlait l'araméen à 'Ain Tine, mais ce fait, tout en étant fort probable, n'a pas encore été confirmé.

Ma'lula est déjà connu de Georges de Chypre sous le nom de *magloulwn* [18] ; c'est un nom de lieu et de district qui faisait partie de la Phénicie Libanaise, et M. R. Dussaud voudrait y placer le Calamona de la *Notitia dignitatum utriusque imperii* [19]. Les inscriptions grecques, le grand nombre de tombeaux, les édifices de l'époque byzantine, témoignent de son importance. Les auteurs arabes ne connaissent que son nom et l'appellent comme les Grecs, « un district » de Damas [20] dans lequel Yakût fait entrer le village de Gerud (Mu'gam II, 65). 'Abd el-Gani y passa en 1105 de l'Hégire et constata que « les habitants parlaient le syriaque mais comprenaient aussi l'arabe » [21].

Avant d'être rattachée à Saidnaya [22] puis à Yabrud, Ma'lula fut longtemps un siège épiscopal indépendant [23]. Au XVIIe siècle le diacre Paul d'Alep, fils du patriarche Macaire d'Antioche, identifie Ma'lula à Séleucie : « Elle n'est guère connue que sous ce nom » dit-il [24]. Mais déjà Robinson et le R. P. Lammens [25] repoussent comme absurde cette identification. Le fait que Séleucie d'Isaurie comme Ma'lula, consacre le souvenir de sainte Thècle a-t-il donné naissance à ce rapprochement ?

Le XIXe siècle abonde en événements malheureux pour les Ma'luliens. L'évêque 'Ata déclencha une violente campagne contre le syriaque. Ses écrits [26] sont pleins d'attaques contre cette langue et il alla jusqu'à brûler publiquement les manuscrits syriaques conservés dans l'église de Saint-Léonce (Mar Lavandayos). Ce qui a pu être préservé a récemment été transféré sur l'ordre de l'archevêque Basilios de Yabrud à la bibliothèque épiscopale de cette ville. Mais l'événement le plus saillant de ce siècle est la révolte malheureuse de l'émir Harfus, dont le souvenir est toujours vivant à Ma'lula.

En 1850, l'émir Muhammad Harfuš et son frère 'Assaf de Baalbeck, se révoltèrent contre les autorités turques qu'ils supposaient occupées à réprimer des troubles au Hauran. Enrôlant environ 2 000 hommes mal équipés dans les villages de l'Anti-Liban, ils vinrent à Ma'lula ; les habitants refusant leur aide aux insurgés durent y subir les pires vexations. Puis cernés et surpris dans le village, les rebelles furent battus et dispersés par les troupes impériales, laissant sur le champ plus de mille morts ; à leur tour les soldats se ruèrent sur les villageois pour piller, voler et tuer. Voici un récit de ce massacre extrait du rapport adressé par M. Basily, consul de Russie à Beyrouth, à M. de Titof, ambassadeur russe à Constantinople, daté du 15/27 novembre 1850 :

« On cherche à faire croire que le sac du village et des couvents eut lieu durant le combat même et par la suite de la confusion du combat. Or, il est certain que pendant le combat, non seulement le cheik des chrétiens de Maloula était auprès de Mustapha Pacha, pour diriger, sous ses ordres, la coopération active que les paysans prêtaient aux troupes, mais aussi que leurs filles et leurs femmes, que les Bachibouzouks ont déshonorées plus tard, étaient chargées de distribuer de l'eau aux soldats. Il est également constaté que le sac du village a commencé après la déroute complète des rebelles, et que pas un rebelle n'avait cherché refuge ni dans le village ni dans les couvents saccagés par les troupes... Le jour même ou le lendemain de la victoire, les Pachas distribuaient des habits et des turbans d'honneur aux chrétiens de Maloula, en récompense de la coopération que le village a prêtée aux troupes. Il est donc évident que les allégations malveillantes n'ont été inventées que plus tard, sous l'impression de l'horreur que le pays a ressentie de la conduite des troupes, sentiment qui s'est révélé après la première et favorable impression occasionnée par la victoire . » [27]

En 1860, au moment des massacres de Damas, Ma'lula fut de nouveau attaquée et assiégée. Les habitants se réfugièrent dans les grandes grottes du défilé occidental et purent ainsi résister. Burton et Drake [28] qui passèrent par là, dix ans plus tard, parlent avec admiration de cet exploit. Il fut renouvelé et même dépassé lors de la révolte druze de 1925 [29]. Encerclés de tous les côtés, à court de vivres, attaqués par une vingtaine de villages à la fois, les Ma'luliens retirés dans ces grottes et dans le couvent de Saint-Serge purent résister huit longs mois, jusqu'à l'arrivée de l'armée française. Parmi les pillards les plus acharnés, on put voir alors les « Araméens » de Bah'a et quelques autres de Gubba'din.

Nous nous trouvons par conséquent devant deux minorités : une minorité linguistique, formée par les trois villages, et une minorité religieuse, formée par la communauté chrétienne de Ma'lula à l'exclusion des deux autres villages. Autrement dit – en empruntant deux termes au vocabulaire de la physique – l'adhésion de Ma'lula à Saidnaya, qui est chrétienne, est plus forte que sa cohésion avec les deux autres villages araméens. La minorité linguistique est une minorité faible. Tous ces gens sont, en fait, bilingues. Ils parlent aussi bien l'arabe que l'araméen. D'ailleurs on peut fixer le pourcentage des mots arabes aramésisés à soixante environ [30].

Il n'existe plus de chansons araméennes [31]. Les premiers mots qu'entend l'enfant sont arabes. Les berceuses que lui chante sa mère, les salutations, les malédictions, le sont également. Plus tard il parlera les deux langues avec la même facilité. Il n'en a pourtant pas été toujours ainsi. Il y a encore deux générations, il y avait des hommes et surtout de femmes qui ne connaissaient que leur idiome [32].

Le R. P. Parisot a estimé que « dans les deux villages musulmans dont les habitants sont moins en relations avec l'extérieur et parmi lesquels il ne s'est pas installé des écoles, le syriaque n'a pas subi la pression arabe aussi fortement qu'à Ma'lula. On y trouve moins de mots et surtout moins de formes arabes « syriacisées »... et « Ces deux villages musulmans conserveront plus longtemps, semble-t-il, que Ma'lula leur ancien langage ». Cette prédiction s'est avérée fautive. Non seulement le nombre des emprunts arabes est sensiblement plus grand, mais aussi la grammaire du dialecte de Bah'a s'identifie de plus en plus avec celle de l'arabe vulgaire de la région. Les adjectifs et les verbes féminins n'y ont plus de pluriels distincts, des pluriels masculins. « Dans l'assemblée d'hommes (*maglis rigal*) » nous a-t-on expliqué dans ce village, « nous ne parlons plus que l'arabe ». Dès qu'il s'agit de faire un discours ou de parler d'une affaire importante on se sert de l'arabe, car « ça ne sort pas en araméen » (*ma byitla 'bis suryani*).

Quelles sont les raisons de la disparition de ce dialecte, disparition qui nous semble évidente et inévitable ?

1° L'affaiblissement de la communauté chrétienne. La minorité religieuse était à la base de la minorité linguistique. Le R. P. Parisot prétend que le « motif de zèle religieux » n'était pour rien dans « les causes du maintien » de cet idiome, car dit-il, « la raison qui a présidé parmi les Nestoriens et les Jacobites à la conservation de leur langage ecclésiastique n'expliquerait pas le fait de la permanence du dialecte vulgaire des Ma'luliens, qui n'était pas admis comme tel dans les offices », bien qu'il admette que « jusqu'à l'époque où l'arabe s'introduisit dans la liturgie, on se servait à Ma'lula, comme dans les autres églises unies aux orthodoxes de cette région, de livres écrits en syriaque littéraire ». Il nous semble au contraire que le « zèle religieux » a pour une bonne part contribué au maintien de l'araméen dans cet îlot. Les villages qui se sont convertis le plus tôt à l'islam étaient naturellement ceux de la plaine ou ceux proches des grandes agglomérations. Cachés dans les brèches du « deuxième plateau », les autres ont pu tenir plus longtemps ; mais sous la pression croissante des Turcs, nombreux furent les villageois qui, poussés principalement par des raisons utilitaires, embrassèrent la nouvelle religion, le christianisme ne se maintenant que dans des endroits difficilement accessibles.

Nous avons relevé sur une carte les villages et les bourgs qui ont encore une population chrétienne. C'est avant tout dans les localités possédant un couvent que le syriaque s'est maintenu longtemps comme langue liturgique ; les bibliothèques européennes possèdent ainsi un grand nombre de manuscrits syriaques écrits par les prêtres des couvents de Saidnaya, Ma'lula, Qara, Deir Atiyye et Sadad. Loin de la grande route, ou cachés dans les montagnes, tous ces villages forment une chaîne qui suit la ligne du deuxième plateau. Les actes de donations pieuses faites au couvent de Saint-Moïse l'Abyssin (à l'est de Nebek) nous permettent de fixer avec certitude la date à laquelle Bah'a, Gubba'din et 'Ain Tine étaient en partie chrétiennes. Ces pièces ont été publiées par Aganatyus Efrem II, patriarche syrien d'Antioche [33]. En voici deux exemplaires :

« Voici ce qu'a donné aux serviteurs du couvent de Saint-Moïse en Van 995 heurs 1582 A. D. et déclaré main morte, pour toujours, Ilyas le diacre du village de Bah'a : Un *feddan* de vignes dans l'endroit gardé des « sources », sur la limite des terres de Ma'lula [34] ».

L'autre formule de donation est :

« Voici ce qu'ont donné, déclaré main morte et offert à Saint-Moïse, Ibrahim Yusuf Sa'id le fils du diacre du village de 'Ain et-Tine : toute la dépression qui est à Sartuh ».

Il y a quatorze actes analogues datés de 976 H.- 1668 A. D. tous offerts par les habitants de 'Ain Tine [35].

À Bah'a, l'église de Saint-André est tenue en grand respect par les musulmans. Les dernières familles chrétiennes n'ont quitté le village qu'au début de ce siècle pour s'installer à Ma'lula ; les biens de l'église sont administrés actuellement par un musulman de Bah'a représentant les Grecs orthodoxes de Ma'lula et les revenus en sont consacrés aux réparations de l'église et à l'achat d'huile pour la veilleuse [36].

2° La dépendance économique qui lie ces trois villages à l'extérieur constitue un second facteur de recul. Il ne s'y trouve en effet ni artisanat, ni métier à tisser, ni filatures, qui pourtant abondent dans la région, par exemple à Qutaife ou à Yabrud. Pour écouler leurs produits, les habitants doivent se rendre dans les villes. Ceux de Ma'lula et de Gubba'din à Qutaife et à Damas, ceux de Bah'a à Yabrud. À l'exemple des chrétiens du Liban, nombreux sont les Ma'luliens qui émigrent en Amérique, peu seulement en reviennent. D'autres deviennent boulangers à Damas, à Zahle et à Beyrouth. Les récoltes propres de Ma'lula ne lui permettent pas de faire face à ses besoins en blé et les habitants doivent faire appel aux villages voisins.

Il existait avant la guerre de 1914, une florissante industrie de la soie à Ma'lula [37] analogue à celle qui existe toujours au Liban. Elle a été ruinée par l'importation de tissus étrangers. Un nom de lieu, Hallalat, du nom des grandes roues dont on se servait pour dévider les cocons, voilà tout ce qui en est resté [38].

Quant aux femmes, elles sont très recherchées comme domestiques à Damas et c'est là un des facteurs essentiels de la désagrégation du langage primitif. L'éducation des enfants dépendant en premier lieu des femmes, celles-ci se trouvent contribuer directement et indirectement à la décomposition et à l'oubli de leur parler.

3° La facilité des communications. Comme au désert, l'auto est la cause de changements énormes. Jadis un muletier avec ses bêtes chargées mettait une bonne journée pour aller de Damas à Ma'lula, hanté continuellement par la crainte d'être assailli, dévalisé ou tué. « Quand quelqu'un allait à Damas on l'accompagnait jusqu'à l'embranchement des routes, comme on fait aujourd'hui pour ceux qui émigrent en Amérique, et les femmes pleuraient, car elles ne savaient pas si elles allaient revoir leurs maris. » Maintenant il suffit de moins d'une heure pour couvrir les 56 km et un autobus assure quotidiennement la liaison régulière avec Damas.

4° L'éducation. Ce facteur, qui peut sembler important à première vue, l'est en vérité beaucoup moins. Déjà, à la fin du siècle, les Russes entretenaient une école à Ma'lula. Aujourd'hui il en existe deux : l'une, dépendant du gouvernement, est fréquentée seulement par les orthodoxes et les musulmans, l'autre celle des pères jésuites, ne l'est que par les catholiques. À Gubba'din, il y a également une école gouvernementale, tandis que Bah Ca n'a jamais eu d'établissement scolaire. Ceci permet une comparaison : le nombre d'analphabètes n'est pas sensiblement plus grand à Bah'a qu'à Gubba'din et les gens instruits, ici et là, savent tout juste lire et écrire. On ne peut, non plus, exagérer l'influence de la presse, étant donnée la difficulté que présente la lecture d'un journal arabe.

5° Le facteur psychologique. Il convient de ne pas sous-estimer l'action dissolvante exercée par l'opinion que ces gens ont de leur propre idiome. On s'attendrait à trouver des hommes très fiers de leur langue, persuadés qu'elle est la plus belle et la plus ancienne qui soit au monde ; il n'en est rien. Bien au contraire ils considèrent l'arabe comme une langue noble et leur dialecte comme une langue vulgaire. L'araméen n'est plus une langue de prestige. « Quelle est cette langue qu'on ne

peut écrire », les entend-on dire souvent. « Quelle est cette langue qu'on ne peut chanter », pourrait-on ajouter.

La diminution numérique du substrat religieux, le manque d'indépendance économique, la facilité des communications, l'éducation et l'état d'esprit des habitants sont les facteurs principaux, qui de l'extérieur et de l'intérieur, travaillent à l'effritement de ce curieux langage et à sa destruction qui semble inévitable.

[1] A. Götze : *Hethiter Churriter und Assyrer* ; Oslo, 1936 p. 163 ss.

[2] E. Forrer : *Aramu in Reallexikon der Assyriologie* 1932, p. 131

[3] A. Götze : *loc. cit.* p. 164

[4] *Sur les États araméens* : S. Schiffer : *Die Aramäer* ; Leipzig 1911

[5] E.G.H. Kraeling : *Aram and Israel* ; New York 1918, p 47 et Honigmann : « Damaskus » in *Reallex. der Assyriologie* 1934, p. 104.

[6] J. Sauvaget : *Esquisse d'une histoire de la ville de Damas* ; REI 1935, p. 431

[7] Forrer : *loc. cit.* p. 138-139

[8] Parisot J. *As.* 1898, p. 243

[9] *La vie de Monsieur de Chasteuil, solitaire du Mont Liban*, par M. Marchety, prestre de Marseille ; Paris 1660, p. 60

[10] F. Eugène Roger : *La terre Sainte ou Description topographique très particulière des Saints Lieux* ; Paris 1664, p. 497

[11] Pour la survivance de mots araméens dans l'arabe vulgaire v. R. P. J. Hobeika : *Étymologie arabo-syriaque, mots et locutions syriaques dans l'idiome vulgaire du Liban et de la Syrie* (en arabe) ; I. Gunie (Liban) 1902 II. 1904. Parisot : *J. As.* 1989, pp. 246-248, M. Feghali : *Étude sur les emprunts syriaques dans le parler arabe du Liban* ; Paris 1928, et pour l'Iraq : Da'ud Celeby ; *atar al aramiyya fi lugat al mausil al 'ammiya* ; Mosul 354/1935.

[12] Habib Zayyat : *Histoire de Saidnaya* ; Harisa (Liban), 1932, p. 29

[13] Niebuhr : *Description de l'Arabie* ; 1779, I, p. 127-128

[14] Volney : *Voyage en Syrie et en Égypte* ; Paris 1787, I, p. 331-332

[15] W. G. Browne : *Travels in Africa, Egypt and Syria* ; London, 1799, p. 405-406

[16] Parisot : *J. As.* 1898, p. 352

[17] Zayyat : *op. cit.* p. 31

[18] ed. Gelzer, p. 188 ; Pauly Wissowa : *Reallex. s. v. magloulwn* vol. XVI p. 443

[19] ed. O. Seek, 1876 XXXII, 26

[20] Yakut (ed. Wüstenfeld) IV p. 578

[21] Cité par Zayyat : *haza'in al kutub fi Dimašq* ; Le Caire, 1902, p. 132

- [22] Le R. P. Charon : al Mašriq 1910, p. 580 nous donne les noms de trois évêques de Ma'lula.
- [23] Voir le texte de la missive du patriarche Athanase datée du 23 août 1724 par laquelle il attachait le siège de Ma'lula à Saidnaya dans Zayyat : Histoire de Saidnaya p. 204-206
- [24] Zayyat : Haza'in... p.122-123
- [25] Notes de géographie ecclésiastique : Revue de l'Orient Chrétien VIII (1903), p. 317 ss.
- [26] Conservés à la bibliothèque épiscopale de Yabrud. Pour les passages concernant le syriaque v. Zayyat : haza'in p. 126 ss.
- [27] R. P.A. Rabbath : *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient II* ; Paris, 1910, p. 173
- [28] *Unexplored Syria II*. 1872, p. 266
- [29] *Revue des Troupes du Levant* ; 137, p. 37
- [30] Il suffit pour s'en rendre compte de jeter un coup d'œil rapide sur les listes des racines arabes et araméennes que Bergsträsser a ajoutées à la fin de son Glossar pp. 109-122.
- [31] Les deux poésies recueillies par Bergsträsser : Phonogramme, pp. 60-63 sont tout à fait artificielles et ne sont jamais chantées. M. Jean Lecerf a déjà fait remarquer que même le mètre de ces poésies est spécifiquement arabe : Bulletin d'Etudes Orientales de l'Institut Français de Damas III (1933) p. 196
- [32] voir le texte d'Ilyas Drub dans le deuxième chapitre.
- [33] Mallat al At'r aš-Sarqiyya II (1937) p. 331 ss. (nous devons la connaissance de cette publication au R. P. Nasrallah de Yabrud, qu'il trouve ici nos remerciements).
- [34] ib. p. 321
- [35] ib. p. 350
- [36] On peut voir dans le couvent de Sainte Thècle à Malu'la un évangile arabe manuscrit de l'église de Saint-André, relié entre deux planches de bois recouvertes de cuir.
- [37] A. von Kremer : Mittelsyrien un Damaskus ; Wien, 1853, p. 253, mentionne Ma'lula parmi les villages fournisseurs de soie des ateliers damascains.
- [38] Pour la décadence de l'industrie de la soie voir Gaston Ducouso : *L'industrie de la soie en Syrie* ; Beyrouth, 1913 p.179 ss. sur la filature à la roue, ibid. p. 145

Extrait d'*Études sur les villages araméens de l'Anti-Liban*. Tome VII des Documents d'Études orientales de l'Institut Français de Damas, 1936

Sigismund Sussia Reich

Janvier 1936

Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

Bibliographie



Hethiter Churriter und Assyrer
A. Götze
Oslo, 1936



Aram and Israel
E.G.H. Kraeling
New York, 1918



Esquisse d'une histoire de la ville de Damas
J. Sauvaget
REI, 1935



La terre Sainte ou Description topographique très particulière des Saints
Lieux
F. Eugène Roger
Paris, 1664, p. 497



Histoire de Saidnaya
Habib Zayyat
Harisa (Liban), 1932



Voyage en Syrie et en Égypte
Volney
Paris, 1787



Travels in Africa, Egypt and Syria
W.G. Browne
London 1799, p. 405-406